

Introduction : Le problème de l'identité personnelle**Plutarque (46 – 125), *Vie de Thésée***

Le vaisseau sur lequel Thésée s'était embarqué avec les autres jeunes gens, et qu'il ramena heureusement à Athènes, était une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrios de Phalère. Ils en ôtaient les vieilles pièces, à mesure qu'elles se gâtaient, et les remplaçaient par des neuves qu'ils joignaient solidement aux anciennes. Aussi les philosophes citent ce vaisseau comme un exemple de doute, et soutiennent les uns que c'était toujours le même, les autres que c'était un vaisseau différent.

1. Selon vous, le nouveau bateau de Thésée est-il le même ou un bateau différent ? Justifiez.
2. Appliquez le paradoxe du bateau de Thésée à votre propre personne et formulez le problème de l'identité personnelle.

1. Que suis-je ?

[NOTIONS COMPLÉMENTAIRES : VÉRITÉ, RAISON]

René Descartes, *Discours de la méthode* (1637)

[§1] Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et, toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance qui fût entièrement indubitable.

[§2] Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer.

[§3] Et, parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons [= idées] que j'avais prises auparavant pour démonstrations.

[§4] Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes.

[§5] Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : Je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

1. [§1] Quel but se donne Descartes dans ses "méditations" ? Quel moyen rejette-t-il pour y parvenir, et quelle méthode opposée choisit-il ?
2. [§2] Que peut-on conclure de ce deuxième paragraphe ?
3. [§3] Que peut-on conclure de ce troisième paragraphe ?
4. [§4] Que peut-on conclure de ce quatrième paragraphe ?
5. [§5] Finalement, Descartes découvre une certitude. Quelle est cette certitude et comment l'a-t-il acquise ?

René Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641)

Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce donc qu'une chose qui pense ? C'est une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent.

Expliquez ce qu'est « une chose qui pense » selon Descartes et donnez-lui un nom.

David Hume, *Traité de la nature humaine* (1739)

Pour moi, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi-même, je tombe toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaleur ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne parviens jamais, à aucun moment, à me saisir moi-même sans une perception et je ne peux jamais rien observer d'autre que la perception.

Expliquez par quel argument David Hume réfute la thèse de Descartes.

2. Qui suis-je ?

Blaise Pascal, *Pensées* (1670)

Qu'est-ce que le moi ?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier.

Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste.

On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Dans ce texte, Blaise Pascal fait une sorte d'enquête dans laquelle il cherche à découvrir le « moi ». Par quelles étapes passe cette enquête, et à quelle conclusion aboutit-elle ?

3. Je est-il un autre ?

3.1. L'hypothèse de l'Inconscient psychique

Sigmund Freud, *Métopsychoanalyse* (1915)

[§1] On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychisme* inconscient* et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'Inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'Inconscient.

[§2] Elle est nécessaire, parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires* ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués* et les rêves*, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques* et phénomènes compulsifs* chez le malade ; notre expérience quotidienne la plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpolons les actes inconscients inférés.

[§3] Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours des processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestable de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse.

[§4] L'on doit donc se ranger à l'avis que ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience.



1. [§1] et [§4] : Freud répond à une critique (l'antithèse du texte) par une affirmation (thèse) : formulez l'antithèse, puis formulez la thèse de Freud et expliquez ce qu'il veut dire lorsqu'il affirme qu'elle est "nécessaire" et "légitime"
2. [§2] : Freud avance un premier argument, théorique, en faveur de sa thèse. Expliquez-le.
3. [§3] : Freud avance un second argument, pratique, en faveur de sa thèse. Expliquez-le.

* DEFINITIONS

Psychisme : ensemble des activités de l'esprit, des états mentaux.

Inconscient : qui échappe à notre conscience, c'est-à-dire à notre connaissance.

Lacunaire : incomplet.

Acte manqué : action accomplie involontairement en apparence mais qui serait révélatrice d'une pulsion inconsciente.

Rêve : selon Freud, le rêve est l'**accomplissement déguisé d'un désir inconscient refoulé**.

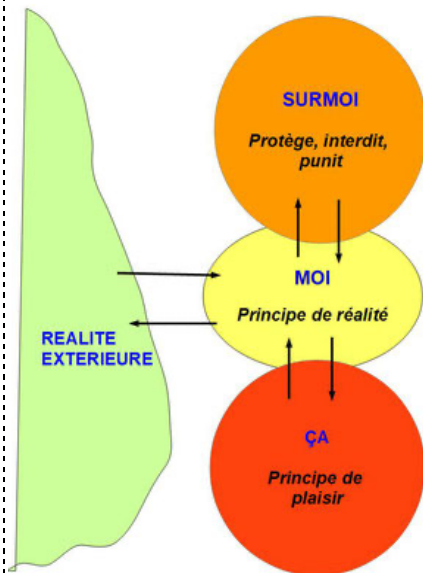
Symptôme : la partie visible d'une maladie ou d'un trouble mental, sa manifestation extérieure.

Phénomène compulsif : comportement répétitif et maladif dont l'origine est inconsciente. Exemple : les **TOC** (Troubles Obsessionnels Compulsifs) : se laver les mains tout le temps, revenir fermer sa porte à clé plusieurs fois, etc.

3.2. Le Moi, entre le Ça et le Surmoi

[NOTION COMPLÉMENTAIRE : BONHEUR]

LA SECONDE TOPIQUE DE FREUD : ÇA, MOI ET SURMOI



Freud distingue dans le psychisme humain trois parties : le « Ça », le « Moi » et le « Surmoi ».

- Le **Ça** serait la partie inconsciente de notre psychisme, inaccessible à notre conscience. Le Ça, régi par le principe de plaisir* (« *Jouis !* ») est peuplé de désirs inconscients refoulés* par le Surmoi et qui s'expriment indirectement dans le rêve (« *accomplissement déguisé d'un désir refoulé* ») et dans les comportements névrotiques*. Le Ça fait pression sur le Moi pour qu'il assouvisse ces pulsions* interdites.
- Le **Moi**, conscient, est le socle de la personnalité, la partie rationnelle de notre psychisme, régie par le principe de réalité* (« *Sois sage !* ») : accepte le réel tel qu'il est). Il doit concilier les exigences contradictoires du Ça, qui veut qu'il réalise ses pulsions inconscientes, et du Surmoi, qui refoule* ces pulsions dans le Ça, et tente d'en empêcher leur réalisation. Le Moi est donc prisonnier de deux ordres contradictoires : *Toujours jouir / Ne jamais prendre de plaisir*.
- Le **Surmoi**, en partie inconscient, est le juge intérieur qui naît de l'intériorisation des interdits sociaux, dont les deux grands tabous* universels de l'humanité : le parricide et l'inceste. Le Surmoi censure les désirs du Ça, tente de les empêcher d'accéder à la conscience. Il veille notamment à interdire la réalisation du complexe d'Œdipe (désir de la mort du père et de la possession de la mère chez le garçon, version psychique des deux grands tabous de la civilisation).

* DEFINITIONS

Principe de plaisir : principe qui régit notre activité psychique en lui imposant d'éviter toute douleur et, à l'inverse, de se procurer le maximum de plaisir.

Principe de réalité : principe qui régit notre activité psychique en lui imposant de refuser de satisfaire ses pulsions pour se plier aux exigences du monde extérieur.

Pulsion : force inconsciente qui, agissant de façon permanente, suscite en nous une certaine conduite. Freud considère qu'il y a deux grandes pulsions fondamentales qui régissent notre vie psychique : les pulsions de vie (« *Éros* », pulsions sexuelles) et les pulsions de mort (« *Thanatos* », pulsions sadiques, destructives).

Névrose : trouble du comportement dont a conscience le patient et qui a une cause psychique.

À distinguer de la psychose, dans laquelle le patient n'a pas conscience de ses troubles et perd contact avec la réalité.

Refoulement : mécanisme de défense inconscient qui consiste à repousser les pulsions interdites dans le Ça.

Tabou : acte interdit car touchant au sacré et dont la transgression est susceptible d'entraîner un châtiment divin. Dans « *Totem et Tabou* », Freud affirme que l'humanité est passée de l'état de nature à la civilisation en mettant fin à deux pratiques courantes dans les meutes préhumaines : le meurtre du père (parricide) et l'inceste entre frères et sœurs. Mais il pense que ces interdits demeurent sous formes de pulsions dans le Ça de tout individu, d'où le complexe d'Œdipe qui serait présent universellement chez les enfants.

LE COMPLEXE D'ŒDIPE

« Dans sa pièce « Œdipe roi », Sophocle retrace le mythe d'Œdipe, qui aurait à son insu tué son père et épousé sa mère, avant de se crever les yeux en découvrant la vérité. C'est pourquoi Freud nomme *Complexe d'Œdipe* le stade psychosexuel au cours duquel l'enfant développe un désir pour le parent du sexe opposé et une agressivité à l'égard du parent du même sexe, perçu comme un rival. Chez le petit garçon, cela peut conduire au désir d'épouser la mère et de prendre la place du père. Mais cette configuration est pour l'enfant une source d'angoisse : il craint fantasmatiquement la castration comme punition pour son désir incestueux et son hostilité. La menace de punition force l'enfant à surmonter, de façon plus ou moins réussie, ce complexe.



(...) Pour la petite fille, l'ordre s'inverse : elle connaît d'abord le complexe de castration et entre ensuite dans l'Œdipe, qui se traduit par le désir d'avoir un enfant du père. Conscient des différences entre l'Œdipe masculin et féminin, Freud refuse l'idée de complexe d'Électre, qui introduit une fausse symétrie entre les deux sexes. L'universalité de l'Œdipe pose pourtant question : n'est-il pas indissociable d'un modèle culturel et d'une conception nucléaire de la famille ? »